

Fernando Carvalho  
Ecrivain, Lima

## FLORA TRISTAN : EXIL ET PÉRÉGRINATION

« L'exil n'est pas une chose matérielle...  
Tous les coins de terre se valent »

Victor Hugo

« En étrange pays dans mon pays lui-même »  
Aragon

« Au fond, il n'est pays que de l'enfance »  
Roland Barthes

Au début de notre siècle et peu avant sa mort, le peintre Paul Gauguin (1923, p. 24) écrivait en évoquant Flora Tristan : « *Ma grand-mère était une drôle de bonne femme. Elle se nommait Flora Tristan. Proud'hon disait qu'elle avait du génie. N'en sachant rien je me fie à Proud'hon... Elle inventa un tas d'histoires socialistes, entre autres, l'Union ouvrière. Les ouvriers reconnaissants lui firent dans le cimetière de Bordeaux un monument... Il est probable qu'elle ne sut pas faire la cuisine. Un bas-bleu socialiste, anarchiste. On lui attribue d'accord avec le Père Enfantin le compagnonnage, la fondation d'une certaine religion, etc. Entre la vérité et la fable je ne saurai rien démêler et je vous donne tout cela pour ce que cela vaut.* »

Quelques décennies plus tard, c'était le tour d'André Breton (1957, p. 4), bien que sur un ton tout à fait différent, de contribuer à la légende et à la mystification : « *Il n'est peut-être pas de destinée féminine qui, au firmament de l'esprit, laisse un sillage à la fois aussi long et aussi lumineux que celle de Flora Tristan* ».

Dans les circonstances historiques qui sont les nôtres, il n'est peut-être pas inutile de nous attarder à réfléchir sur l'expérience d'une femme d'exception dont les luttes individuelles devaient rejoindre celles de son époque : morte à 41 ans, quelques mois après l'arrivée à Paris de Karl Marx, la lecture de son œuvre et la compréhension de sa vie risquent de nous aider à repenser l'état de la pensée critico-sociale juste avant la consolidation de la façon moderne de

mettre en rapport individu et classe, religion et science, utopie et fatalité historique, vie privée et action publique, nation et fraternité universelle, sexe et sacrifice.

L'histoire de sa famille, depuis son père péruvien jusqu'aux enfants danois de Gauguin est marquée par des exils plus ou moins volontaires, où se croisent successivement les villes de Lima et Paris. En fait, des trois enfants Tristan y Moscoso arrivés en Espagne aux alentours de 1780, seul l'aîné, le père de Flora, devait rester en Europe, soit à cause de son mariage avec une française exilée de la Révolution, soit pour mieux s'accorder avec un tempérament qui, au dire de Simon Bolivar, n'avait pas assez de temps pour « *admirar las nubes que planean sobre su cabeza, las hojas agitadas por el viento, el agua que mana por los riachuelos, las hierbas que crecen en sus orillas* ». Le colonel Tristan s'installe dans le Paris du Premier Empire, où sa fille Flore devait naître en 1803. Quatre ans plus tard, orpheline de père, dépossédée, suite à la guerre franco-espagnole, des biens paternels, Flora commence le chemin qui la conduira à la condition d'ouvrière graphiste et puis au « mariage inégal » mais « sauveteur » avec son patron-artisan. La cohabitation conjugale, malgré trois naissances, ne durera que quatre ans, lorsqu'à 22 ans Flora Tristan commence ses ruptures et ses errances. Arrêtons-nous d'abord au premier document conservé de sa plume. Elle a 17 ans et écrit (le 3 janvier 1821) à son fiancé : « ... *je veux devenir une femme parfaite, on sait que je ne pourrai pas, je veux te donner tant de bonheur que j'en oublis tout le mal que je t'ai causé... je veux être bonne avec tout le monde, être philosophe, mais d'une manière si douce et aimable que tous les hommes désireront une femme philosophe* ».

De tels idéaux, à la fois tout à fait communs (le mariage) et exceptionnels (femme philosophe) la montrent placée dans sa réalité parisienne, ainsi que l'utilisation de son prénom légal, Flore, avant d'adopter sa version espagnole. Dur a dû être le contraste avec la réalité, pour que cette femme, le jour même où elle fêtait son trentième anniversaire prenne à Bordeaux un bateau qui devait l'éloigner à jamais de la France. Elle abandonnait ses enfants, dont elle avait la charge par décision judiciaire, ainsi que sa mère et de longues années de déboires conjugaux, de poursuites en justice, de menaces, de fuites, d'activités alimentaires qui ne l'honoraient guère. A ce moment-là, en soulignant son origine péruvienne et andalouse, la France est perçue comme un pays d'exil, et le Pérou sa véritable patrie. Le Pérou de son imaginaire était le souvenir du père, colonel du roi et riche aristocrate, qu'elle avait à peine connu. Le Pérou de son désir était la possibilité de quitter sa condition d'ouvrière et d'épouse soumise pour s'intégrer aux milieux aristocratiques et riches de sa famille paternelle.

Or, entre-temps, les colonies espagnoles en Amérique s'étaient émancipées, et son oncle Pío de Tristán, chef de famille, avec une célérité fort politicienne avait enterré son passé de dernier vice-roi du Pérou pour se convertir en préfet de la jeune république. Qui plus est, ce puissant et richissime oncle, n'avait pas l'air de vouloir accorder à la nièce orpheline ses droits d'héritage. Toujours est-il que pendant son séjour au Pérou, Flore commence à utiliser comme nom *Flora de Tristan* et qu'au moment de reconnaître son échec au Pérou (1833-34), elle clôt la longue liste de malheurs et de privations avec ces mots : « ... *sans famille, sans fortune ou profession, ou même un nom à moi, j'allai au hasard, comme un ballon dans l'espace qui va tomber où le vent le pousse.* » (1979, rééd., p. 301).

Pour elle la déception née de l'impossibilité de se redonner la patrie de l'enfance imaginée a dû être aussi intense que l'illusion qui l'avait amenée à quitter la France. N'étant pas question de rentrer, il est facile d'imaginer la crise qu'elle allait vivre. Permettez-moi de vous lire un passage de son récit du voyage au Pérou. « *Les pérégrinations d'une paria* », qui éclaire sa transformation ainsi que le passage de « Flore », à travers « Flora de » à « Flora Tristan » telle qu'on devait la connaître en France : « *Cette maison où était né mon père, qui aurait dû être mienne, et où cependant j'étais considérée comme une étrangère, irritait toutes les plaies de mon cœur... La France ne s'offrait à ma pensée qu'avec toutes les douleurs que j'y avais éprouvées... Je ne savais où fuir ni que devenir ! Je n'entrevois d'asile ni de repos nulle part sur la terre. La mort, que pendant longtemps j'avais crue prochaine et attendue comme un bienfait de Dieu, s'était refusée à mes vœux et ma santé raffermie ; pas de perspectives à mes espérances ; pas une personne dans le sein de laquelle je pusse épancher ma douleur. Une sombre mélancolie s'était emparée de moi ; j'étais silencieuse et méditais les plus sinistres projets. J'avais pris la vie en aversion ; elle était devenue un fardeau dont le poids m'accablait. C'est dans ces circonstances que j'eus à lutter contre une violente tentation de me détruire... J'eus de rudes combats à soutenir pour surmonter ce dégoût de vie, cette soif de mourir : un spectre infernal me peignait incessamment tous les malheurs de mon existence passée, tous ceux qui m'attendaient encore, et dirigeaient contre mon cœur sa main homicide... ».*

Le paragraphe suivant nous raconte l'issue de sa crise suicidaire : *Je me résolus, moi aussi, d'entrer dans la lutte sociale, et après avoir été longtemps dupe de la société et de ses préjugés, d'essayer de l'exploiter à mon tour, de vivre de la vie des autres, de devenir comme eux cupide, ambitieuse, impitoyable, de me faire comme eux le centre de toutes mes actions ; de n'être, pas plus, qu'ils ne le sont eux-mêmes, arrêtée par aucun scrupule. Je suis au milieu d'une société en révolution, me dis-je ; voyons par quel moyen je pourrais y jouer un rôle, quels sont les instruments dont il me serait possible de me servir... Je n'en persistais pas moins dans le dessein que j'avais formé, non seulement d'entrer dans le mouvement politique, mais même d'y jouer un principal rôle. J'avais sous les yeux, pour m'encourager, l'exemple de la señora Gamarra, qui était devenue l'arbitre de la république.* » (id., p. 223).

C'est bien alors au milieu des jeux les plus banals de la politique latino-américaine et sous l'exemple d'une redoutable intrigante, épouse d'un général opportuniste qu'allait naître la vocation à l'action publique de ce précurseur du socialisme et du féminisme français. A son retour en France sa première lettre conservée s'adressait à Charles Fourier (21 août 1835) et contenait une demande pressante à se faire employer pour devenir utile à la cause, ainsi qu'un désir ardent de « *pénétrer davantage dans la sublimité de sa doctrine et de fréquenter les personnes qui la professent* ». La même année Flora publie son premier opuscule : « *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères* », et avec lui elle lançait à la fois sa carrière d'activiste et d'écrivain. Elle crée une association pour promouvoir l'hospitalité de femmes étrangères et se consacre à trouver des souscripteurs. Les analyses qu'elle fait, l'effort d'explication et de classification (exilées de culture, d'affaires, de santé et sexuelles) témoignent de sa proximité du réel, de sa capacité de tirer de son expérience une idée générale.

C'est l'action, comme elle ne se lassera pas de le répéter qui allait l'empêcher de sombrer dans la mélancolie, et c'est l'action qui devait lui permettre de s'intégrer en France, à sa façon, en tant que femme de lettres, quoi qu'elle ait dû faire face aux affres de l'orthographe, aux correcteurs d'épreuves et à la méfiance vis-à-vis de la femme autodidacte qu'elle était. Et pourtant elle n'hésite pas à nous conter la réponse donnée à quelqu'un qui l'interrogeait sur sa nationalité : « *Je suis née en France, mais je suis du pays de mon père. C'est le hasard qui fait que nous naissons dans un lieu plutôt que dans un autre. Regardez mes traits et dites-moi à quelle nation j'appartiens* » (id., p. 69).

Au cours de l'année 1837 paraissait le récit déjà évoqué de son voyage au Pérou, et l'année suivante un roman qui raconte les mésaventures d'une héroïne romantique. « *Méphis. Roman philosophique, autobiographique et social* » (1838). Cette année restera surtout marquée par l'attentat dont elle est victime de la part de son mari, qui lui aussi déclare vouloir mêler dans l'acte ses souffrances personnelles et une action de thérapie sociale. Les deux balles dans la poitrine, reçues à la sortie de sa maison de la rue du Bac, devaient accentuer l'attitude prophétique, le sentiment d'être choisie par la Providence pour émanciper les femmes et la classe ouvrière. Mais dans le même temps les deux balles allaient aussi gonfler sa réputation dans le tout Paris. Ce n'est pas pour rien si Sainte-Beuve (1936, p. 117) écrivait à propos de l'incident criminel : « ... *la voici plus célèbre en une heure qu'en dix ans de vie littéraire. George Sand a subi cette semaine deux défaites en matière de célébrité féminine* ».

Pendant que le procès se préparait et alors que son mari risquait la peine capitale, Flora envoie à la Chambre des députés un plaidoyer en exigeant l'abolition de la peine de mort. Elle avait agi de même à propos du divorce, à chaque fois des circonstances personnelles donnent lieu à une réflexion politique et universelle. C'est elle-même qui définit la nature de son discours avec des résonances augustiniennes : « ... *nos paroles ne seront que le retentissement de notre âme; car nous ne savons parler que des choses que nous avons éprouvées nous-mêmes* » (Cf. éd. 1988, p. 57).

L'année suivante, sa fougue récupérée, Flora séjourna pendant 4 mois en Angleterre pour préparer un livre sur la société anglaise qui devait être publié en 1839 sous le titre de « *Promenades dans Londres* ». Elle avait gardé une dette envers cette ville, où elle s'était rendue avant son voyage au Pérou en qualité de « Dame de compagnie ». Il est des biographes qui croient possible que dans ces circonstances elle y ait dû se livrer aussi à la prostitution.

Les dernières années de sa vie on la retrouve consacrée à gérer sa réussite littéraire et à approfondir sa tâche de femme-messie, mère-apôtre comme elle se plaisait à se faire appeler. Témoignage de la première facette sont ses lettres aux éditeurs et les soins pris pour parfaire et faire publier les gravures qui la plaçaient parmi les femmes les plus belles de Paris. Et de la seconde son action pour créer l'association internationale ouvrière et doter cette institution de siège, journal, statuts, hymne et financement. C'est d'ailleurs dans le cadre d'un tour de France de propagande et vente du livre fondateur, qu'elle nommait volontiers le Nouvel Evangile, « *Union ouvrière* » (1843), qu'elle devait mourir, en regrettant de ne pas pouvoir s'acquitter de sa promesse : « *Mes sœurs, je vous jure que je vous délivrerai.* » Mais la force de ses convictions

s'éloignait de plus en plus de tout risque de doute, à la fois que l'imagination s'exhaltait et les aspirations spirituelles (de vieille inspiration saint-simonienne) étouffait de plus en plus la sensualité de la jeunesse. Pour preuve il doit nous suffire de citer un passage de son journal (« *Le Tour de France* », 19 juillet, 1844) : « *J'ai reçu hier une lettre d'Eléonore Blanc qui m'a fait un mal affreux. Elle me prouve que cette malheureuse petite ne comprend pas et n'aime pas assez. Elle m'apprend que Jacob est devenu fou par suite de l'impression que lui aurait fait notre banquet le 7 juillet.... Si cela se confirme... je considère que c'est l'événement le plus heureux qui puisse arriver pour la cause. — Une idée qui a la puissance de rendre un homme "fou" par « l'amour qu'elle fait naître en lui », est une idée qui doit dominer le monde! — J'attends cette confirmation avec impatience* » (Cf. éd. 1980, p. 64).

Permettez-moi pour finir et pour rendre hommage à cette femme philosophe et militante, de citer un des passages les plus beaux et les plus autobiographiques d'un philosophe tout à fait français qu'il m'arrive d'imaginer en communauté de sensibilité avec Flora Tristan : « *Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de "l'élite" : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un "talent" : ma seule affaire était de me sauver — rien dans les mains, rien dans les poches — par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il?* » (Sartre, 1964, p. 212).

Sartre aurait peut-être accepté la paraphrase : « *Toute une femme, faite de toutes les femmes et qui les vaut toutes et que vaut n'importe qui* ».

Fernando CARVALLO  
(Lima)

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BRETON, André, « Flora Tristan, sept lettres inédites », in *Le Surréalisme même*, n° 3, automne 1957, p. 4.

GAUGUIN, Paul, « *Avant et après* ». Fac-similé, rééd., Paris, 1923.

SAINTE-BEUVE, (Charles Augustin), *Correspondance générale* ; recueillie, classée, annotée par Jean Bonnerot. Paris, Stock, t. II, 1936.

SARTRE, Jean-Paul, *Les Mots*. Paris, Gallimard, 1964.

TRISTAN, Flora, *Pérégrinations d'une paria (1833-1834)*. Paris, Maspero/La Découverte, 1979 (rééd.).

— « Lettre à André Chazal, Paris, 3 janvier 1821 ». *Lettres réunies*, présentées et annotées par Stéphane Michaud. Paris, Seuil, 1980.

— *Le Tour de France. Journal 1843-1844*. T. II, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

— *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*. Edition présentée et commentée par Denys Cuche. Paris, L'Harmattan, 1988.